L'Abeille de la Nouvelle Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES.—NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 15 OCTOBRE 1847.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.

NOUVELLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 15 OCTOBRE.

POUR LE CONGRÈS DE DISTRICT.
H. G. THIBODEAUX.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS
4me District—PRESTON W. FARRAR, THEO. ZACHARIE, GREER B. DUNCAN.
5me District—PAUL FLUQUET—ARNOLD BOBIN, JULES MOLAISON.
6me District—ARMAND FILSE—JOHN WATKINS

ASSEMBLÉE WHIG.—Les whigs du 7me district législatif, comptant les 1er et les 4me districts de la troisième municipalité, se réuniront lundi prochain à 7 heures du soir, au café Paturzo, situé à l'encoignure des rues Levée et Champs Elysées, à l'effet de choisir deux candidats whigs pour représenter ce district à la législature de l'Etat. Whigs, soyez ponctuels!

1me DISTRICT REPRÉSENTATIF.—Une nombreuse assemblée des électeurs de ce District, après avoir confirmé la candidature de Messieurs Preston W. Farrar et Théod. Zacharie ainsi que la nomination des délégués à la Convention Sénatoriale, a voté au scrutin le troisième candidat du ticket législatif, et au premier tour M. Greer B. Duncan a été désigné par une belle majorité. M. Lumsden, l'un de ses concurrens a fait immédiatement la motion d'adopter ce choix à l'unanimité. L'assemblée s'est empressée de le ratifier.

ASSEMBLÉE WHIG.

Les whigs de la paroisse Jefferson sont convoqués à s'assembler à l'hôtel de Carrollton, à Carrollton, vendredi, le 15 octobre, à quatre heures P. M. pour choisir des candidats whigs au Sénat et à la Chambre des Représentans, à la prochaine Législature.

P. A. Guillotte,
James Pigeau,
John Adams,
James Nott,
David Adams,
Faustin Fortier,
Benjamin Batson,
Jules Monier,
M. R. Dudley.

LES MÉMOIRES D'UN MÉDECIN.—Nous avons, malgré les nouvelles du Mexique, commencé dès hier, et nous continuons aujourd'hui la suite des *Mémoires d'un Médecin* par M. Alexandre Dumas. Le nombre de feuilletons que nous avons entre les mains nous permettra d'aller sans interruption jusqu'à l'arrivée du prochain steamer, qui très probablement nous en apportera une provision suffisante. M. Dumas a pris avec les lecteurs de la *Presse* l'engagement de ne plus les faire attendre. Nous pouvons affirmer, et nos lecteurs s'apercevront bien vite de la vérité de cette assertion, que la suite de *Balsamo* n'est pas indigne du commencement.

☞ On trouvera dans notre partie anglaise la liste des tués et des blessés dans les combats de Molino del Rey et de Chapultepec, ainsi qu'à la prise de Mexico.

MEXIQUE.—Grâce aux nouveaux renseignements que l'on possède, les faits prennent un peu plus de liaison et d'enchaînement. Il peut désormais suivre presque sans interruption notre armée, depuis la rupture de l'armistice jusqu'à la fin de septembre. Quelques points restent encore obscurs et incertains, mais l'ensemble est satisfaisant.

Le combat de Molino de Rey qui a eu lieu le 8 septembre, nous avait été raconté déjà d'une façon assez satisfaisante, et les détails qui nous parviennent, ne font guères que modifier un seul point. La perte des Américains a été moins considérable que ne l'avait accusée les correspondances mexicaines.

Le 9, le 10 et le 11 se sont passés sans aucun combat. De part et d'autre on se préparait à un engagement plus sérieux, et, comme on le sait depuis, cet engagement avait eu lieu de Chapultepec, qui, commencé le 12 dans la matinée, a continué avec acharnement le lendemain. 13 septembre. Nos troupes commencent à chasser l'ennemi de toutes ses positions, et le 14, elles entrent guères qu'à se présenter pour entrer dans la ville. Deux tiers ont un certain nombre de coups de fusil au coin des rues ou du haut des toitures, mais la résistance fut loin d'être aussi vive et d'avoir surtout autant d'ensemble qu'auraient pu le faire croire quelques-uns des premiers rapports. Ce fut le jour même de son entrée à Mexico que le general Scott publia la proclamation dont nous avons dès hier publié le texte, et depuis ce moment jusqu'au 27 septembre, grâce aux mesures prises de sagesse et de fermeté prises par le general en chef, grâce à son à la bonne intelligence qui s'est promptement établie entre les autorités américaine et mexicaine, la capitale n'a pas cessé de jouir d'une remarquable tranquillité. Ainsi que nous avons dit, la confiance remplaçait de toutes parts, et la ville reprenait ses allures ordinaires, sans paraître gênée le moins du monde par les nouveaux hôtes qu'elle avait reçus.

Après ce sommaire general qu'on nous permette de revenir sur quelques détails que ne sont pas dépourvus d'intérêt et qui seront nouveaux pour la plupart de nos lecteurs.

BATAILLE DE CHAPULTEPEC.—Durant la journée du 11, l'armée s'était concentrée vers le tour de Chapultepec, au coucher du soleil, toute la division du general Twiggs était à la Piedad; celle du general Pillow prit position sur le flanc occidental de Chapultepec, et le general Quitman occupa la route de Tacubaya, tandis que le general Worth s'établissait dans ce village. Durant la nuit, trois batteries avaient été installées en face de la forteresse de Chapultepec. Elles ouvrirent leur feu dès que le jour parut, et elles continuèrent pendant toute la journée du 12. Onze bouches à feu leur répondaient; mais notre artillerie n'en prenait pas moins avec tant d'efficacité, vers le soir, le château était presque ruine, et que près de cent ennemis étaient tués ou blessés.

Il fut résolu que le 13 au matin, l'assaut serait donné à Chapultepec et aux redoutes qui l'entouraient. Le general en chef avait choisi pour cette rude besogne l'élite des divisions Twiggs et Quitman, troupes déjà fort habituées au feu et capables de triompher de tous les obstacles par leur courage et leur sang-froid. La division Quitman et toute la brigade du general Smith furent chargées de soutenir les assaillants. Les dispositions faites, l'attaque fut conduite avec un ensemble et une fermeté qu'honore tout à la fois et les troupes et les officiers supérieurs. Elle fut d'ailleurs très chaude, l'ennemi se battant avec un acharnement remarquable. Tous les ouvrages furent enlevés successivement, et Chapultepec, ainsi que les redoutes avoisinantes étaient le sort en la possession de nos troupes.

ENTRÉE A MEXICO.—Encouragé par le succès qui avait couronné ses armes dans la journée du 13, le général Scott avait résolu le lendemain de venir prendre position à Novo Pasco; et de ce point, il comptait, s'il y était forcé, bombarder la ville mais parbonheur il ne lui fallut point en venir à cette rude extrémité. Car Santa-Anna avait profité de la nuit pour abandonner tous les ouvrages qu'il occupait encore et pour évacuer la ville. Aussi, dans la matinée du 14, les generaux Quitman et Smith, à la tête de leurs corps respectifs, purent entrer à Mexico sans éprouver une résistance sérieuse. Ils s'avancèrent jusqu'à la "Grande Place Nationale", et, vers sept heures du matin, les troupes étaient formées en colonne, l'étendard national de la Union de Cortez fut arboré et déployé sur la maison du Palais. Il fut salué par les cris de triomphe de toute la division. Le général Worth pendant ce temps s'était avancé jusqu'à deux trois cents pas de la Grande Place. Sa division, comme nous les deux précédentes, avait été accueillie par quelques coups de feu, mais elle n'avait eu à combattre contre aucun corps de troupes ou de Lépiros un peu considérable.

A huit heures, le général Scott, avec tout son Etat-Major en grand uniforme, et suivi d'une escorte de cavalerie, entra dans la ville au milieu des hurrahs que poussaient les troupes. Au moment où il franchit la porte, la musique du 2me Dragons exécuta "Hail Columbia"; et lorsqu'il déboucha sur la Place, l'air national de "Yankee Doodle" fit vibrer puissamment la fibre patriotique des Américains. Les cris éclatèrent avec plus d'enthousiasme que jamais.

L'un des premiers soins du général Scott fut de nommer le général Quitman gouverneur civil et militaire de Mexico, et le colonel F. S. Belton, lieutenant-gouverneur.

Pendant toute la journée du 14 et la matinée du 15, les Mexicains continuèrent à tirer sur nos troupes de coin des rues et du toit des maisons. Il en nous tuèrent quelques hommes, et en blessèrent un assez grand nombre. On essaya d'abord contre eux de l'artillerie; mais cela réussit assez mal; car les tirailleurs se trouvaient à l'abri des murailles. On envoya alors à leur poursuite un régiment des carabiniers et quelque autre infanterie qui ne tardèrent pas à les faire taire. Les Mexicains, habitués à cette guerre des rues, n'avaient pas encore eu de pareilles adversaires; et ils s'apperçurent de suite qu'ils n'avaient pas beau jeu. Depuis lors ils ne s'y frottèrent plus.

QUITMAN, SMITH ET BEAUREGARD.—Les deux généraux Quitman et Smith se sont particulièrement distingués dans les opérations qui ont précédé et accompagné la prise de Mexico. Le dernier a prouvé encore une fois, dit une correspondance, non pas seulement qu'il est un bon général, mais encore l'un des meilleurs de l'armée en du service. Un Louisianais, lieutenant du génie Beauregard a aussi fait de nouveaux lauriers: quoique blessé, il a accompli avec un sangfroid et une précision rare la reconnaissance de la Garita. La Louisiane est noblement représentée.

POSITION DES MEXICAINS.—Les quelques détails que nous avons donnés hier prouvent la désorganisation où se trouvent les Mexicains: il semblerait qu'ils sentent que leur cause est jouée fait perdue et qu'ils veulent renoncer à la résistance. Il ne faut pas croire cependant trop vite à cette conclusion, et nous devons songer que cette fois nous recevons exclusivement les nouvelles par nos correspondances américaines qui, dans leur joie de triomphe, peuvent s'exagérer un peu le désarroi de l'ennemi. Nous souhaitons sincèrement qu'elles nous aient tracé sous ce rapport le véritable état des choses; car cela éclaircirait singulièrement la perspective.

SANTA-ANNA.—Où se trouve cet illustre général? Nul ne peut le dire; les uns le montent ici, d'autres là bas; ceux-ci le font vainqueur; ceux-là le représentent prisonnier; quelques-uns enfin le font bel et bien fusiller. Un correspondant de la *Patria* écrit de Vera-Cruz, le 1er octobre, que l'on a vu dans cette ville un aide de camp et un domestique du "grand homme;" on en conclut que ce dernier doit se trouver dans le voisinage et qu'il voudrait bien pouvoir s'embarquer à bord du *Medway*. Ce navire devait partir le 2 octobre pour la Havane. Les Anglais qui ont amené le Napoléon Mexicain de ce port, pourraient bien aussi l'y ramener. On verra.

LE GÉNÉRAL TAYLOR.—Depuis six mois nous avons des chances pour recevoir prochainement dans nos mers le héros de Palo-Alto et de Buena-Vista. Un office en arrive tel de jours après de Monterey en vingt-quatre jours. Il paraît qu'à son départ le général Taylor fait ses préparatifs de voyage pour revenir aux Etats-Unis; et se félicitant à l'avance de la joie qu'il aurait à revoir sa famille et son habitation.

L'armée du brave "Rough and Ready" comptait les corps suivants: 1o à camp, la batterie du capitaine Bragg et les cadres de trois compagnies de cavalerie du 2e dragons sous les ordres du colonel Fauntleroy; 2o à Monterey, trois compagnies du 16e d'infanterie sous les ordres du colonel Tibbatts.

Le général Wool paraît être devenu fort impopulaire dans le corps d'armée qui le commande.

Les guerillas ne manquent pas, à ce qu'il paraît, entre Camargo et Monterey; car un convoi escorté par le 3e et une compagnie du 5e dragons a dû s'arrêter à Mier pour y attendre des renforts. Si la campagne offre quelques dangers, Monterey n'a jamais présenté une administration plus parfaite et plus régulière. Là sécurité la plus complète y règne, grâce aux soins du général Taylor.

DESERTEURS AMÉRICAINS.—On est positivement fixé sur le sort qui a été fait aux déserteurs américains de la "Légion étrangère mexicaine." Dix-neuf d'entre eux ont été pendus dans la matinée du 10 septembre. Le 10, l'arrêt de mort de trente autres a été signé par le general Scott; et sans doute l'arrêt aura été exécuté sur-le-champ. Quant à Riley, le chef de la Légion, comme il avait déserté avant la guerre, on ne lui a point appliqué la peine capitale; mais nous doutons qu'on puisse préférer le châtiment qui lui a été infligé: il a été condamné à être fouetté et marqué, puis à porter, durant le temps de la guerre et devant l'armée, un boulet et une chaîne.

PRISONNIERS D'ENCAMPAGNE.—Les capitaines Cady, Heady & Smith, les lieutenants Churchill, Davidson et Barbour, avec seize simples soldats, qui avaient récemment été faits prisonniers à Toluca, sont arrivés à Mexico le 23 septembre. Ils avaient été relâchés par le gouverneur Ogaubel, sous sa propre responsabilité.

MARYLAND—Les locofocos ont complètement triomphé dans la ville de Baltimore. Le candidat au poste de gouverneur a obtenu une majorité de 1566 voix; leur candidat au Congrès, McLane, l'a emporté sur M. Kennedy, whig, par 561 voix; enfin le ticket locofoco pour la législature a passé en plein. Ce résultat ne change absolument rien à la représentation du District, mais on aurait peut-être droit de s'étonner de la majorité qu'ont obtenu les vainqueurs, si l'on ne savait que le parti de l'administration a fait les efforts les plus énergiques et les sacrifices les plus grands pour s'assurer un bienveillant succès dans la ville même de Baltimore. Il est arrivé au but de ses désirs; mais cela ne préjuge absolument rien pour le reste de l'Etat.

GEORGIE.—Les soixante-trois comtés dont nous avons les retours, donnent au général Clinch, candidat whig pour gouverneur, 29,230 voix, tandis que Towns en a obtenu 31,065; si bien que celui-ci n'est en arrière que de 1,245 voix et que par le fait il a réalisé un gain de deux mille voix sur la dernière élection gubernatoriale. Probablement Towns sera élu par une assez bonne majorité.

D'un autre côté, tout promet que la Législature sera whig dans ses deux branches. Sur les 130 membres qui forment la Chambre des Représentans, les whigs en ont déjà 58, et leurs adversaires 40 seulement. Le Sénat compte 47 membres; 22 appartiennent déjà aux whigs, et 15 seulement aux locofocos. Si dans les comtés dont on attend les retours, le résultat est le même qu'à la dernière élection, les whigs auront quatre voix de majorité à la Chambre et deux au Sénat; ils se trouveront ainsi en mesure de nommer les deux sénateurs au Congrès. Ce peut consoler de la perte du gouverneur.

CONNECTICUT.—La proposition d'admettre les gens de couleur au partage du droit électoral, a été soumise au peuple du Connecticut qui vient de la repousser à une majorité considérable.

A une assemblée whig tenue à la salle de Canterbury, jeudi soir, 14 octobre 1847, M. G. K. Rodgers fut appelé au fauteuil, et M. B. O'Connell, nommé secrétaire.

Col. P. W. FARRAR,
M. THO. ZACHARIE,
M. G. B. DUNCAN,

furent nommés candidats whigs pour représenter le Quatrième District à la législature, et

MM. P. ARFIN,
M. MUSSON,
Dr J. U. LANDREAUX,

furent nommés délégués à la Convention Sénatoriale. Après un vote de remerciements à M. Canterbury, pour l'usage de sa salle, l'assemblée s'est ajournée.

G. K. RODGERS, *Président*.
B. O'CONNELL, *Secrétaire*.

Chronique Locale.

RAMORDER SEURENEAU.—Le nommé Samuel Knight a été arrêté l'avant dernière nuit, dans la rue Bagatelle, pour avoir troublé le repos du voisinage et pour avoir poussé la licence jusqu'à désarmer un watchman. Knight comparaissait hier matin devant le recorder Seureneau: il a été condamné à cinq piastres d'amende.

—Sur une plainte de M. John McGlaire, le nommé Johnes a été arrêté et a dû fournir cent piastres de cautionnement pour répondre de sa comparution devant le recorder lundi prochain: Jones est accusé d'avoir frappé et blessé à la figure le plaignant, sans aucune provocation de la part de celui-ci.

☞ Il n'y a rien eu d'intéressant, hier, aux bureaux des recorders Genoux et Baldwin.

VOL.—Mercredi dernier dans la soirée, des esclaves se sont introduits clandestinement dans l'entrepôt de voiture de M. Crane, situé rue Royale, et ont commis un vol très considérable au préjudice d'un pauvre cordonnier dont la boutique est adjacente au magasin de M. Crane. Hier l'officier de police Grillier a arrêté le nègre Lucien appartenant à M. Duperron, comme l'un des esclaves qui ont commis le vol ci-dessus. La police est à la recherche des autres.

ACCIDENT.—Avant-hier, vers 6 heures du soir, un jeune mulâtre, âgé d'environ huit ans, et appartenant à M. Constantin, a failli être tué par un convoi du chemin de fer de la Pontchartrain. L'enfant s'amusait près des rails, au moment où un train s'approchait de la ville, et ayant fait une chute, il ne put se relever à temps pour éviter la locomotive. Son pied gauche fut écrasé. Le docteur Izard, appelé aussitôt, a prodigué ses soins au blessé.

CRUAUTÉ ENVERS UN ESCLAVE.—On a déposé une plainte hier matin, entre les mains du recorder Seureneau, contre une femme de couleur libre, nommée Magdelaine, qui est accusée d'avoir cruellement maltraité un pauvre enfant de quatre ans. Un mandat d'arrêt ayant été immédiatement décerné contre la prévenue, elle a été appréhendée et conduite au poste. Sa position sera prochainement l'objet d'une enquête.

L'honorable Martin G. Penn est notre gouverneur intérimaire à Livingston où il réside. On craint qu'il ne puisse aller tenir à Clinton la session régulière qui doit y avoir lieu le mois prochain.

SINISTRE.—Un petit bâtiment allant de Bionington à New-York, le *Catherine E. Hale*, a chaviré dans la nuit du 25 septembre. La femme et la même du capitaine, ainsi que le cuisinier, se sont noyés; le capitaine n'a réussi à se sauver qu'en s'attachant à quelques débris.

AVENIR PÉRILEUX.—Après avoir parlé du peu de bonnes dispositions avec la Mexique, le correspondance que le *Journal du Commerce* reçoit de Washington, continue ainsi:

"Les arrangements financiers du Trésor vont être prolongés et modifiés par l'état actuel des choses. La semaine dernière M. Walker se fiait à la perspective que le gouvernement n'aurait plus besoin d'un nouvel emprunt. Mais si nous poursuivons la guerre dans le but de punir Mexico d'avoir rejeté nos ouvertures, il nous faudra un nouvel emprunt de cinquante millions. Pour infliger un châtiment convenable et certain, suivant les plans de l'*Union*, il nous faudra envoyer une armée de cinquante mille hommes pour ravager et désoler le pays."

PROJETS DU GOUVERNEMENT.—On lit dans la correspondance de *Sun* de Baltimore, sous la date de 5 courant:

"Les bruits répandus que le Président se croit le droit de lever en vertu de l'acte qui autorise la levée de 50,000 hommes, seront appelés aujourd'hui. Il ne complètera le chiffre total de la réquisition autorisée. Je ne sais pas encore à quels Etats on les demandera.

"Très probablement il partira aujourd'hui un messager spécial qui ira porter à M. Trist l'ordre de revenir.

"Le nombre des troupes que nous aurons en campagne sera permettre de nous mettre en communication avec l'Océan Pacifique, par la voie d'Acapulco. Nous donnerons ainsi la main à notre escadre des côtes de Californie.

"Le gouverneur Polk, qui maintenant a fait le tour de la Louisiane et du Texas, pour nous rendre visite, est attendu ici. Il est accompagné de son gendre, le colonel Walker, qui est actuellement à Washington."

Il paraît que le cabinet s'est décidé à ne pas appeler les huit régiments; il a eu des scrupules sur l'interprétation qu'il devait donner à l'Acte des 50,000 hommes. Il attendra le rapport de l'adjudant général pour savoir ce qu'il doit faire."

Si le correspondant du *Sun* est véritablement l'écho de ce qui se pense, ses révélations prouvent que le gouvernement ne sait trop ce qu'il veut ou ce qu'il peut faire.

☞ Le *Sun* de New-York est de tous les journaux le plus fécond en *inventions* étranges; il fait un tel abus d'imagination que, s'il publie une nouvelle qui se soit par confirmée par quelque autorité respectable, on se prend immédiatement à mettre en doute l'authenticité. C'est là ce qui nous est arrivé avant-hier matin en lisant une lettre de Mexico datant la date du 19 septembre et que le *Sun* publie dans son numéro du 5 octobre. Cette lettre, soi-disant écrite par un Mexicain à un négociant de New-York et adressée par l'Editeur même du *Sun*, raconte les détails de la prise de Mexico par le général Scott d'une façon qui ne s'accorde guères avec les derniers renseignements que nous publions. Notre armée serait entrée dans la capitale du Mexique, après trois jours de combats acharnés, entremêlés de bombardement. Il est curieux de voir tout ce que l'esprit inventif du *Sun* a su ajouter à un fonds de vérité:

"Dans la matinée du 14, avant le jour, l'ennemi se mit en marche vers la ville, non subite, placée à l'abri des espèces et de quelques redoutes, lui tirent tant de mal qu'il s'arrêta. Il essaya alors de bombarder la ville; et il continua durant toute l'après midi, ainsi que le jour suivant. Le ravage et la destruction furent immenses.... La ville capitulait soudain le bombardement. L'ennemi changea alors son plan et se résolut à entrer dans la ville. Nous étions préparés à l'y recevoir; les rues étaient barricadées; elles tendires, aussi bien que les toits des maisons, étaient garnies de toutes espèces de projectiles. Avant même d'avoir passé les portes, le général Scott vit bien quelle rude besogne il avait entreprise. Une pluie de balles et de pierres vint tomber sur ses troupes; elle lui tua et blessa bien des hommes. Pendant 4 continua de s'avancer jusqu'à ce qu'il se fut emparé de deux rues qui conduisent directement à la grande Place. Comme il ne pouvait atteindre nos soldats qui étaient à l'abri derrière les maisons, il qu'il continuait à perdre beaucoup de monde, il se jeta dans le couvent de San Isidro, et de là il donna l'ordre à ses canons de lui frayer un chemin à travers les maisons qui le séparaient de la Place. On fit mater des maisons entières pour ouvrir passage. Au bout de quelques heures cependant, les Américains reparurent dans la rue et gagnèrent la Place. Là ils furent assaillis par un feu bien nourri qui partait du Palais et de la Cathédrale, tous deux remplis de nos patriotiques soldats. L'ennemi, ainsi attaqué, braqua ses canons sur ses deux édifices et les brûla de plus de cent boulets qui y firent un ravage immense et y tuèrent un grand nombre de braves. Voyant toute résistance désormais inutile, nos guerriers se rendirent le lendemain, le 16 septembre (pour ne jamais se rétablir) les Américains prirent possession de Mexico. Nous leur avons fait grand mal, mais nous avons bien cruellement souffert aussi; notre perte est de près de 4,000 personnes; ils avouent que la leur est de 1,000; mais certainement elle doit être bien plus élevée. Quelle calamité! Mais la vengeance sonnera pour Mexico."

Le reste de la lettre n'aborde que des faits que nous connaissons déjà ci mieux qu'elle ne nous les présente. C'est un mélange de vérité et d'inexactitudes qui contribue encore à infirmer ce qui a rapport à la prise de Mexico.

BRÉSIL.—On reçoit à New-York des journaux de Rio Janeiro qui vont jusqu'au 12 août. Ils ne font que confirmer les nouvelles de Rio de Plata reçues précédemment. Quant aux relations des Etats-Unis avec le Brésil, elles ne paraissent pas dans un état normal. M. Ted était arrivé à bord du navire *Ohio*; mais il n'avait pas encore débarqué aux dernières dates; il avait d'ailleurs l'intention de ne pas présenter ses lettres de créance avant d'avoir reçu de nouvelles instructions de son gouvernement et comptait résider jusque là comme simple particulier à Rio Janeiro. M. Wise de son côté se préparait à quitter cette ville vers la fin septembre, et l'intérim devait être fait par M. Walsh, secrétaire actuel de la légation. Le *Columbia*, qui porte le pavillon du commodore Rousseau, était à Rio. L'état sanitaire du bord était excellent.

PARRICIDE.—Rolla Sutherland, citoyen des environs de Winchester, Kentucky, était un homme fort respectable lorsqu'il était à jeun; mais il avait le malheureux habitude d'abréger, et alors qu'il n'était plus qu'un fou furieux. Dernièrement, dans un de ses accès d'ivresse, il faisait contre sa famille de si horribles menaces, que celle-ci alla chercher un refuge chez un voisin. Rolla s'y présenta le soir, plus furieux encore que le matin et disant qu'il voulait tuer son fils James. Ce jeune homme recula devant son père qui le poursuivait avec un couteau; mais au moment où il allait être atteint il renversa le malheureux Rolla d'un coup de fusil. Ce parricide a comparu devant un jury, qui, vu les circonstances atténuantes, l'a renvoyé absous.

FEUILLETON.

Mémoires d'un Médecin.

JOSEPH BALSAMO.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

TROISIÈME PARTIE.

II.

Le Moteur.

Pendant que ces mille catastrophes se succédaient les unes aux autres, M. de Taverney échappait comme par miracle à tous les dangers.

Incapable de déployer une résistance physique quelconque à cette force déversée qui brisait tout ce qu'elle rencontrait, mais calme et habile, il avait su se maintenir au centre d'un groupe qui roulait vers la rue de la Madeleine.

Ce groupe, frôlant une barrière de la place, broyait aux angles du Garde-Meuble, laissait sur ses flancs une longue traînée de blessés et de morts, mais avait réussi, tout décimé qu'il était, à pousser son centre hors du péril.

Aussitôt le groupe d'hommes et de femmes s'était dispersé sur le boulevard, en plein air, en jetant des cris de joie.

M. de Taverney se trouva alors, comme tous ceux qui l'entouraient, tout-à fait hors de danger.

Ce que nous allons dire avait chose difficile à croire, et nous n'avons pas demêlé depuis longtemps et d'une façon si franche le caractère du baron: pendant tout cet effroyable voyage, Dieu lui pardonne, mais M. de Taverney n'avait absolument songé qu'à lui.

Outre qu'il n'avait pas d'une complaisance fort tendre, le baron était homme d'action, et, dans les grandes crises de la vie, ces sortes de hommes retrouvent toujours en pratique cet adage de Cœur: que quand agir.

Ne disons donc point que M. de Taverney avait été égoïste: admettons seulement qu'il avait été rapide.

Mais, une fois sur le pavé des boulevards, une fois à l'abri dans une maisonnette, son âme échappée de la mort pour revivre dans la vie, son tête où de lui-même, enfin, le baron pousser un grand cri de satisfaction, qui fut suivi d'un autre cri.

Ce dernier cri, plus faible que le premier, était cependant un cri de douleur.

—Ma fille! dit-il, ma fille!

Et il demeura immobile, tâchant retrouver ses membres comme un homme, les yeux fixés sur nous, cherchant dans ses souvenirs tous les détails de cette séparation.

—Pauvre chère homme! murmurait Nicole, quand il se fut complétement remis.

Et il se fit un cercle autour du baron, cercle prêt à pleurer, mais surtout prêt à bénir.

M. de Taverney n'avait pas les instincts populaires. Il ne trouva mal à l'aise au milieu de ce cercle de gens compatissans; il fit un effort pour le rompre, le rompit, et, donna-là sa course, fit quelques pas vers la place.

Mais vous qu'aucune pas étaient le mouvement irréfléchi de l'honneur paternel, lequel n'est jamais complétement éteint dans le cœur du Gentilhomme, Le raisonnement vint à l'instant rappeler à l'ordre du baron et l'arrêta court.

Retourna, si on le veut, la nouvelle de un dialogue.

D'abord, l'impossibilité de remettre le pied sur la place Louis XV.—Il y avait là un embouchement, massacre, et les flots arrivant de la place, il était à son absence de chercher à les fendre qu'il serait insensé qu'imprudent de chercher à rejoindre la chaîne du Rhône à Saint-Antoine.

En outre, quand même au bras dévin d'où rapidement dans la foule, comment retrouver une femme parmi ces cent mille femmes? comment ne pas s'exposer de nouveau et pour rien à une mort certainement inévitable?

Puis vaincu l'espérance, cette lueur qui donne toujours les frangins de la plus sombre nuit.

Andrée n'était-elle pas près de Philippe, suspendue à son bras, sous la protection de l'homme et du frère?

Que lui, le baron, un vieillard faible et chancelant, ait été entraîné, rien de plus simple; mais Philippe, cette nature ardente, vigoureuse, vivace; Philippe, ce bras d'acier; Philippe, robuste de 20 ans, c'était impossible; Philippe avait lutté et devait avoir vaincu.

Le baron, comme tout égoïste, aimait Philippe toutes les qualités qu'excite l'égoïsme pour lui-même, mais qu'il recherche dans les autres, ne pas être fier, généreux, brillant: pour l'égoïste c'est être égoïste, c'est-à-dire son rival, son adversaire, son ennemi: c'est lui voler des avantages qu'il doit avoir le droit de prélever sur la société.

M. de Taverney s'étant ainsi rassuré par la force de son propre raisonnement, conclut d'abord que Philippe avait tout naturellement dû sauver sa sœur; qu'il avait perdu peut-être un peu de temps à chercher son père, pour le sauver à son tour; mais que, vraisemblablement certainement même, il avait repris le chemin de la rue Coq-Héron, pour ramener Andrée en sûreté dès le tout ce fracas.

Il fit donc volte-face, et, descendant la rue du couvent des Capucines, il gagna la place des Conquêtes ou Louis-le-Grand, appelée aujourd'hui la place des Victoires.

Mais à peine le baron était-il arrivé à vingt pas de l'hôtel, que Nicole, pâlotte en sentinelle sur le seuil de la porte, où elle bavardait avec quelque commère, cria:

—Et monsieur Philippe! et mademoiselle Andrée! que sont-ils devenus!

Car tout Paris savait déjà des premiers foyards la catastrophe dans laquelle étaient perdus leur terreur.

Oh! mon dieu! s'écria le baron un peu ému, est-ce qu'ils ne sont pas rentrés, Nicole!

—Mais non, mais non, monsieur, on ne les a pas vus.

—Ils auront été forcés de faire un détour, répliqua le baron, troublant de plus en plus, à mesure que se développaient les calculs de sa logique.

Le baron demeura donc dans la rue à attendre à son tour, avec Nicole qui grimaient, et La Brie qui levait les bras au ciel.

—Ah! voici M. Philippe, s'écria Nicole avec un accent de terreur impossible à décrire, car Philippe était seul.

En effet, dans l'ombre de la nuit, accourait Philippe, haletant, désespéré.

—Ma sœur est-elle les! crin-t-il du plus loin qu'il aperçut le groupe qui encombrait le seuil de l'hôtel.

—Oh! mon Dieu! fit le baron pâle et trébuchant.

—Andrée! Andrée! cria le jeune homme en approchant de plus en plus; où est Andrée?

—Nous ne l'avons pas vue; elle n'est pas ici monsieur Philippe! Oh mon Dieu! mon Dieu! chère demoiselle, cria Nicole en éclatant en sanglots.

—Et tu en revenu! dit le baron, avec une colère d'autant plus injuste, que nous avons fait assister le lecteur aux scrupules de langage.

Philippe, pour toute réponse, poussa un gémissement sourd, et son bras brisé et pendant à son côté comme une branche morte.

—Hélas! hélas! soupira le vieillard, Andrée, ma pauvre Andrée!

Il retombe sur le banc de pierre adossé à la porte.

—Je la retrouverai morte ou vive! s'écria Philippe d'un air sombre.

Et il repart en courant avec une fébrieuse activité; tout en courant, il arrangeait de son bras droit son bras gauche dans l'ouverture de sa veste. Ce bras inutile l'est gêné pour traverser dans la foule, et, s'il est en une hache, il se le fit faire.

Ce fut alors qu'il retrouva sur ce champ fatal des morts, que nous avons visité, Rousseau, Gilbert, et le fatal opérateur qui, rouge de sang, semblait bien plutôt le démon infernal qui avait présidé au massacre que le génie bienfaisant qui venait y porter secours.

Philippe erra une partie de la nuit sur la place Louis XV.—Ne pouvant se détacher de ces murailles du Garde-Meuble, près duquel Gilbert avait été enlevé, il passait incessamment ses yeux sur ce lambeau de mouchoir dans lequel que le jeune homme avait conservé, froissé dans sa main.

Enfin, au moment où les premières lueurs du jour blanchissaient l'Orient, Philippe, épuisé, prêt à tomber lui-même au milieu de ces cadavres mous pâles que lui, sans d'un vertige étrange, espérant à son tour, comme avait espéré qu'Andrée serait revenue ou aurait été ramenée à la maison, Philippe reprit le chemin de la rue Coq-Héron.

Il ne revoyait point son père, mais il aperçut à la porte le même groupe qu'il y avait laissé.

Il comprit qu'Andrée n'avait point reparu et s'arrêta.

De son côté, le baron le reconnut.

—Eh bien! lui dit-il du balcon.

—Quoi! me répondit-il à l'oreille.

—Rien!

Philippe tomba sur le banc de pierre de l'hôtel; le baron poussa une sauvage exclamation.

En ce moment même un fiacre apparut au bout de la rue, s'approcha lourdement et s'arrêta en face de l'hôtel.

Une tête de femme apparaissait à travers la portière, renversée sur son épaule et comme évanouie. Philippe, réveillé en sursaut à cette bruit, se dressa.

La portière de fiacre s'ouvrit, et un homme en descendit portant Andrée inanimée entre ses bras.

—Morte! morte! — On nous la rapporte, s'écria Philippe en se jetant à genoux.

—Morte, balbutia le baron. Oh! monsieur, est-elle véritable-ment morte?

—Je ne crois pas, monsieur, répondit tranquillement l'homme qui portait Andrée, et Mlle de Taverney, je l'espère, n'est pas évanouie.

—Oh! le sorcier, le sorcier! s'écria le baron.

—M. le comte de Balsamo, murmura Philippe.

—Moi-même, monsieur le baron, et assez heureux pour avoir reconnu Mlle de Taverney dans l'affreuse mêlée.

—Où cela? monsieur, demanda Philippe.

—Près du Garde-Meuble!

—Oui, dit Philippe —Près, pesant tout à coup de l'expression de la joie à une sombre défiance:

—Vous la ramenez bien tard, comte, dit-il.

—Monsieur, répondit Balsamo sans s'étonner, vous comprendrez facilement mon embarras. Figurez-vous l'heureuse de mademoiselle entre ceux, et je l'avais fait venir pour mes gens chez Mme la marquise de Savigny, l'une de mes amies, qui loge près des écuries du roi. Alors, en brave garçon que vous voyez et qui m'aidait à sauvegarder mademoiselle.... Vertes, Comtois.

—Balsamo accompagna ces dernières paroles d'un signe, et un homme à la livrée royale sortit du fiacre.

—Et, continua Balsamo, de brave garçon qui en, dans les équipages royaux à rencontré mademoiselle pour l'avoir conduite au sur de la Muette à votre hôtel. Mademoiselle doit cette heure-ci se reposer à sa merveilleuse beauté. Je l'ai fait monter avec moi dans le fiacre, et j'ai l'honneur de vous ramener sa sœur, de vous rendre que je lui dois, Mlle de Taverney, moins superfrante que vous ne le croyez.

Et il salua, en remettant, avec les égards les plus respectueux, la jeune fille dans les bras de son père et de Nicole.

Le baron mettait pour la première fois une larme au bord de sa paupière, et, tout étonné qu'il dut être intérieurement de cette sensibilité, il laissa franchement couler cette larme sur sa joue ridée. Philippe présenta la seule main qu'il eut libre à Balsamo.

—Monsieur, lui dit-il, vous avez mon adresse, vous savez mon nom. Mettez-moi, je vous prie, en demeure de reconnaître le service que vous venez de nous rendre.

—J'ai accompli un devoir, monsieur, répliqua Balsamo, ne vous devez-je pas l'hospitalité?

Et saluant aussitôt, il fit quelques pas pour s'éloigner, sans vouloir répondre à l'offre que lui faisait le baron d'entrer chez lui.

Mais au retourner:

—Pardon, dit-il, j'oubliais de vous donner l'adresse précise de Mme la marquise de Savigny; elle a son hôtel rue Saint-Honoré, proche les Feuillans. Je sous-dis cela au cas où Mlle de Taverney croirait devoir lui rendre une visite.

Il y avait dans ces explications, dans cette précision de détails, dans cette accentuation de prononcer, une délicatesse qui toucha profondément Philippe et même le baron.

—Monsieur, dit le baron, ma fille vous doit la vie.

—Je le sais, monsieur, et j'en suis fier et heureux, répondit Balsamo.

Et cette fois, suivi de Comtois, qui refusa la bourse de Philippe, Balsamo remonta en fiacre et disparut.

Presque au même moment, et comme si le départ de Balsamo eût fait cesser l'évanouissement de la jeune fille, Andrée ouvrit les yeux.

Cependant elle resta encore quelques instans sans prendre aucun regards ni efforts.

Mon Dieu! mon Dieu! murmura Philippe. Dites moi que l'enfant-il rendue qu'à moitié, se-ce-vous dépouvrez-vous?

Andrée sembla comprendre ces paroles et secoua la tête. Cependant, elle continuait de rester pâmée et comme sous l'empire d'une puissance d'autre.

Elle ne tenait détourné, et un de ses bras était dévoré, dans la disposition de la rue par laquelle avait disparu Balsamo.

—Allons, allons, dit le baron, il est temps que tout cela finisse. Aide-moi à porter ta sœur Philippe.

Le jeune homme soutint Andrée de son bras droit.

Le jeune fille s'appuya de l'autre côté sur Nicole, et marchant, mais à la manière d'une personne endormie, elle rentra dans l'hôtel et regag